

Relations internationales et expérience américaine : le voyage au bout de la nuit des étudiants montréalais aux États-Unis (1947-1955)

Daniel Poitras

Volume 20, Number 1-2, Fall 2019, Spring 2020

Le « moment américain » des universitaires québécois : appropriations, transferts et réseaux (1930-1960)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075431ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075431ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poitras, D. (2019). Relations internationales et expérience américaine : le voyage au bout de la nuit des étudiants montréalais aux États-Unis (1947-1955). *Mens*, 20(1-2), 69–105. <https://doi.org/10.7202/1075431ar>

Article abstract

This article explores the events and meetings that took place during the post-war era between the students from the University of Montreal and their American counterparts. Organized by the International Relations Clubs of various universities in North America, these events confronted the students with different cultures, languages, and perspectives on the world's affairs. The “American moment” of the University of Montreal's students inspired them original articulations of matters like the role of youth, the particular French Canada's experience of time, and the university's mission in the society and the world. I argue that the critical approach developed by the students to actualize national myths and narratives on Quebec identity was shaped by social interactions in American cities and with American students. By travelling and exchanging, they thought anew the relations between their Europe heritage and their “americanity” and, by doing so, they boldly opened up the horizon of expectations of French Canada.

Relations internationales et expérience américaine : le voyage au bout de la nuit des étudiants montréalais aux États-Unis (1947-1955)

Daniel Poitras
Institut d'histoire de l'Amérique française

Résumé

Cet article porte sur une série de rencontres qui ont eu lieu de 1947 à 1955 entre les étudiants de l'Université de Montréal et leurs confrères américains dans différentes villes de part et d'autre de la frontière. À l'occasion des événements organisés par les Clubs des relations internationales (CRI), les Udémiens se sont transformés en ambassadeurs patentés du Québec à l'étranger et ont par la suite raconté en détail leurs aventures. Leur « moment américain » a bousculé plusieurs de leurs représentations et les a incités à explorer de nouvelles avenues pour articuler le rôle de la jeunesse, l'expérience du temps propre au Canada français et la mission de l'université francophone en Amérique. Je montre que l'approche critique qu'ont adoptée les Udémiens par rapport aux discours de leurs aînés et particulièrement de leurs professeurs, tout en leur ouvrant un espace discursif propre, tenait justement à cette remise en jeu de certaines idées reçues par l'affirmation d'un enracinement en Amérique qui mettait en valeur, mais pour mieux les projeter dans le futur, l'exception(nalité) canadienne-française et son patrimoine culturel européen et français.

Abstract

This article explores the events and meetings that took place during the post-war era between the students from the University of Montreal and their American counterparts. Organized by the International Relations Clubs of various universities in North America, these events confronted the students with different cultures, languages, and perspectives on the world's affairs. The "American moment" of the University of Montreal's students inspired them original articulations of matters like the role of youth, the particular French Canada's experience of time, and the university's mission in the society and the world. I argue that the critical approach developed by the students to actualize national myths and narratives on Quebec identity was shaped by social interactions in American cities and with American students. By travelling and exchanging, they thought anew the relations between their Europe heritage and their "americanity" and, by doing so, they boldly opened up the horizon of expectations of French Canada.

Oui, Montaigne avait raison. Les voyages, par les contacts sociaux qu'ils nous procurent et par les horizons insoupçonnés qu'ils nous révèlent, contribuent à notre formation plus adéquatement que ne le fait la passive digestion des bouquins souvent gonflés des préjugés de leurs auteurs. Notre voyage fut, à tous points de vue, un enrichissement inestimable.¹

Roland CÔTÉ, « Étudiants hôtes du Vermont industriel ».

À l'automne 1949, Pierre Perrault, alors directeur du journal étudiant *Le Quartier latin*, revenait d'un séminaire international en Hollande. À l'aide d'une formule toute toquevillienne, il déclarait : « Une chose est

¹ Roland Côté, « Étudiants hôtes du Vermont industriel », *Le Quartier latin* (ci-après *QL*), 4 novembre 1954.

certaine : l'Europe termine le voyage que commence l'Amérique². » Que pouvait bien signifier ce voyage pour le Québec et, plus particulièrement, pour sa jeunesse? S'il existe des études sur les pérégrinations des étudiants boursiers canadiens-français dans le monde et sur leur rôle dans le développement des institutions scientifiques du Québec³, les voyages et les représentations des étudiants canadiens-français aux États-Unis sont très peu connus. Je m'intéresserai ici à une série de rencontres qui ont eu lieu de 1947 à 1955 entre les étudiants de l'Université de Montréal et leurs confrères américains dans différentes villes de part et d'autre de la frontière. À l'occasion des événements organisés par les Clubs des relations internationales (CRI), les Udémiens se sont transformés en ambassadeurs patentés du Québec à l'étranger et ont par la suite raconté en détail leurs aventures⁴. Leur « moment américain » a bousculé plusieurs de leurs représentations et les a incités à explorer de nouvelles avenues pour articuler le rôle de la jeunesse, l'expérience du temps propre au Canada français et la mission de l'université francophone en Amérique.

J'analyserai principalement les comptes rendus d'événements et les récits de voyage des étudiants publiés dans le journal *Le Quartier latin*. S'il faut être prudent avec les commentaires parfois dithyrambiques

² Pierre Perreault, « Opinion », *QL*, 7 octobre 1949.

³ Voir Robert Robert Gagnon et Denis Goulet, *La formation d'une élite : Les bourses d'études à l'étranger du gouvernement québécois (1920-1959)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2020.

⁴ Nicole Neatby a étudié l'action et les conceptions internationales des étudiants de l'Université de Montréal (*Carabins ou activistes? : l'idéalisme et la radicalisation de la pensée étudiante à l'Université de Montréal au temps du duplessisme*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997). Voir, également, Jean Lamarre, *Le mouvement étudiant québécois des années 1960 et ses relations avec le mouvement international*, Montréal, Éditions du Septentrion, 2017; Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène : L'action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions du Boréal, 2003; Karine Hébert, *Impatient d'être soi-même : les étudiants montréalais, 1895-1960*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008; Pierre Savard, « *Pax romana, 1935-1962 : une fenêtre étudiante sur le monde* », *Les Cahiers des Dix*, n° 47 (1992), p. 279-323; et Rosanne Waters, « African Canadian Anti-Discrimination Activism and the Transnational Civil Rights Movement, 1945-1965 », *Journal of the Canadian Historical Association*, n° 2 (2014), p. 386-425.

ou hyperboliques des étudiants sur leur importance ou sur leur influence dans les milieux américains, leur exagération a elle-même valeur de témoignage à propos de leurs attentes. Ce qui frappe dans ces récits est l'alternance entre la méfiance et la fascination envers l'*autre* américain, envisagé non seulement à partir d'une série de traits de caractère parfois haut en couleur, mais également en fonction de son rapport au temps. Face à ce qu'ils considéraient comme le pragmatisme à courte vue de leur voisin, les étudiants canadiens-français se réclamaient à la fois de leur statut d'héritiers du Vieux Continent et de celui de survivants comme francophones en Amérique du Nord. N'étaient-ils pas, à cet égard, les témoins privilégiés d'une expérience du temps de longue durée, qui pouvait servir au reste du continent et particulièrement aux États-Unis⁵?

Cette ambition que les Udémiens ont approfondie à la suite de leurs séjours américains les a amenés à actualiser le mythe de la survivance, mais en cherchant à complexifier et même à dépasser la dichotomie entre civilisations « anglaise » et « française ». Pour étudier ce dépassement, je porterai moins attention aux concepts, aux idées, aux modèles et aux contenus intellectuels utilisés par les étudiants qu'à leur façon de les mettre en jeu dans le temps. L'approche de la sémantique des temps historiques⁶, qui se prête bien à ce type d'analyse, permet à cet égard d'analyser l'évolution conjointe des expériences et des représentations des sujets historiques. Dans le cas particulier des étudiants, elle explique pourquoi ils refusaient

⁵ Si les étudiants ne se voyaient pas, à la façon des migrants canadiens-français aux États-Unis du tournant du siècle, comme des « soldats d'avant-garde » de l'idée française et catholique en Amérique du Nord, ils tendaient néanmoins à actualiser certains aspects de cette mission. Voir Yves Roby, « Les Canadiens français émigrés, des "soldats d'avant-garde" de l'idée française et catholique : autopsie d'un rêve », dans Guy Lachapelle (dir.), *Le destin américain du Québec : américanité, américanisation et anti-américanisme*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

⁶ Cette sémantique permet d'étudier la façon dont un contemporain articule le passé, le présent et le futur. Elle concerne les mots et les expressions utilisés pour donner sens aux expériences, aux pratiques, aux institutions, etc., en fonction de leur actualisation dans le présent et de leur projection dans le futur (voir Reinhart Koselleck, *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990 [1982]).

d'engranger leurs nouvelles expériences dans une téléologie ou en fonction de vieilles polarités. Je montrerai que l'approche critique qu'ont adoptée les Udémiens par rapport aux discours de leurs aînés et particulièrement de leurs professeurs, tout en leur ouvrant un espace discursif propre, tenait justement à cette remise en jeu de certaines idées reçues par l'affirmation d'un enracinement en Amérique qui mettait en valeur, mais pour mieux les projeter dans le futur, l'exception(nalité) canadienne-française et son patrimoine culturel européen et français.

Cette actualisation et les esquisses qui en découlaient n'étaient pas pensées en vase clos sur le campus, mais déployées grâce aux rencontres avec les étudiants américains et aux séjours au sud de la frontière. Ces circulations ont accentué le sentiment des Udémiens de participer pleinement à la vie internationale et ont stimulé leur recherche d'une contribution possible du Canada français à l'Amérique. Leurs rencontres avec des étudiants de grandes universités américaines, ainsi qu'avec des politiciens et des dignitaires du Canada et des États-Unis, ont amplifié la confiance des étudiants du CRI, qui se croyaient les mieux placés, comme nouvelle génération et comme groupe social privilégié appelé un jour à diriger la nation, pour incarner cette participation. Leur vision du Québec et de l'Amérique, étonnamment ambitieuse et aux accents volontiers utopiques, a été particulièrement marquée par ces expériences sociales qui ont eu lieu pendant une période où s'amorçaient les « années d'impatience » au Québec⁷.

Je présenterai d'abord le fonctionnement du CRI avant d'aborder le congrès de 1951 à Montréal, qui a mis en évidence la distance que les étudiants ont prise par rapport aux discours de leurs aînés. J'enchaînerai en décrivant les voyages des CRIards dans le Sud et les chocs culturels qu'ils ont vécus. Je terminerai en analysant le type de contribution à l'Amérique qu'envisageaient les Udémiens sur les plans de l'historicité et de la science.

⁷ Gérard Pelletier, *Les années d'impatience, 1950-1960*, Montréal, Stanké, 1983.

Let's get down to action!

À sa création en 1947, le Club des relations internationales de l'Université de Montréal (UdeM) se retrouvait d'emblée dans un vaste réseau d'organisations similaires. Grâce à l'impulsion donnée par la fondation Carnegie et son Endowment for International Peace, les clubs avaient essaimé pendant l'entre-deux-guerres. Au début des années 1940, il y en avait plus de 800 regroupés dans des régions qui débordaient parfois les frontières étatiques⁸. Le club de l'UdeM appartenait à la fédération des CRI canadiens, mais également à celle de la région du Moyen-Atlantique. C'est dans ce dernier regroupement, qui comprenait plusieurs clubs américains, que les Udémiens étaient particulièrement actifs. Le CRI de l'UdeM maintenait également des liens avec l'UNESCO qui, de son côté, chapeautait plusieurs clubs de nature similaire en Europe⁹. La majorité des membres du CRI étudiaient le droit, même si certains parmi les plus impliqués sur le plan international, comme Denis Lazure et Camille Laurin, étudiaient en médecine. Si elle est difficile à évaluer, la proportion d'étudiantes dans le CRI semblait supérieure à la moyenne universitaire, ce qui ne changeait pourtant pas l'orientation des discours du club, tenus principalement par des hommes. Notons que le CRI n'était pas la seule organisation par laquelle les étudiants pouvaient s'intéresser à l'international. L'Entr'aide universitaire mondiale (EUM) jouait à cet égard un rôle particulièrement important en favorisant les voyages étudiants à l'étranger, notamment dans les pays communistes¹⁰.

En encourageant les CRI, la fondation Carnegie et l'UNESCO cherchaient à promouvoir la bonne entente et la paix mondiale. En

⁸ Katharina Rietzler, « Expert for Peace », dans Daniel Laqua (dir.), *Internationalism Reconfigured: Transnational Ideas and Movements between the World Wars*, Londres, I.B. Tauris, 2011, p. 54.

⁹ Anne Willings-Grinda, *UNESCO Clubs, Paths of Light: Toward a History of the Clubs (1947-1996)*, Paris, UNESCO, 2000.

¹⁰ Voir Neatby, *Carabins*, p. 60-65.

plus de ce mandat, le club de l'UdeM se donnait comme tâche de suppléer au manque de couverture internationale des médias canadiens-français. Après le choc d'Hiroshima et au tout début de la guerre froide, les CRIards partageaient la croyance selon laquelle l'avenir de l'humanité dépendait de la lutte contre les préjugés (nationaux, raciaux), d'une connaissance objective des faits internationaux et du rapprochement des élites de différents pays. Afin de contribuer à cet idéal, le CRI organisait des conférences au cours desquelles des diplomates, des journalistes, des intellectuels ou des étudiants étrangers prenaient la parole. Les conférenciers qui revenaient de loin, comme P. E. Trudeau et Gérard Filion après leur voyage dans les pays communistes, étaient particulièrement convoités. Ceux qu'on surnommait les « deux Moscovites » avaient fait les délices de l'assistance et, particulièrement, des CRIards qui, malgré leur appréhension du communisme, valorisaient les analyses et les témoignages qui s'appuyaient sur une connaissance du terrain¹¹. Ils avaient aussi grandement apprécié la conférence de René Lévesque qui, à l'automne 1953, avait ensorcelé une salle comble de plus de 120 personnes à l'Université de Montréal avec son « verbe magique » et sa verve comme un « volcan en éruption ». Le journaliste et maître d'œuvre de *Point de mire*, une émission télévisée qui deviendra un haut lieu de l'information (et de l'éducation) internationale au Québec, avait parlé du carrefour international qu'était en train de devenir Montréal, cette « ville ouverte¹² ».

Les CRIards eurent l'occasion de tester cette représentation quelques années plus tard après que Montréal eut été choisie comme ville hôte du congrès des CRI pour l'ensemble de la région du Moyen-Atlantique. La plupart des 125 délégués inscrits venaient du Delaware, de l'État de New York, de Pennsylvanie, de Washington D.C., du Québec et de l'Ontario. Les étudiants locaux s'étaient d'abord sentis intimidés par la présence d'étudiants anglophones sur le campus de

¹¹ André Pelletier, « La Chine rouge à l'ONU – Filion dixit », *QL*, 4 décembre 1952.

¹² Jacques Brossard, « René Lévesque en tramway bondé... », *QL*, 15 octobre 1953.

l'UdeM. Malgré le raffinement tout spirituel du mot de bienvenue, donné dans les deux langues, du recteur M^{gr} Maurault¹³, le malaise avait persisté tout au long du congrès. En plus de la question de la langue, les étudiants canadiens-français s'étaient rendu compte qu'ils étaient « souvent perdus, égarés dans les complications de la vie sur le continent américain basée surtout sur les affaires et le commerce¹⁴ ». Cette opposition entre la culture et le commerce, qui reprenait le récit consacré de la vocation spirituelle (au sens large) des Canadiens français, ne sera pourtant pas prédominante dans les discours des Udémiens lorsqu'ils se rendront eux-mêmes aux États-Unis¹⁵. Paradoxalement, c'est à la maison, au Québec, que les complexes se manifestaient le plus.

Ce sentiment d'inadéquation, qui faisait également dire à un membre qu'« [ils avaient] peine à [s'] imbriquer dans le jeu diplomatique¹⁶ », se vérifiait également dans la faible participation des étudiants canadiens-français à ces événements dans les autres universités montréalaises. Lors d'une simulation de l'Assemblée générale de l'ONU, officiellement bilingue et organisée par les étudiants de l'Université Sir George Williams (aujourd'hui l'Université Concordia), seulement neuf délégués sur 200 étaient canadiens-français, ce qui avait amené l'un d'eux à s'écrier : « Que diable! Quand sortirons-nous de notre carapace¹⁷? » La délégation s'était également sentie intimidée à l'Université McGill, qui avait organisé un événement semblable. Malgré les conférences de Canadiens français comme T. D. Bouchard et le sénateur Léon Mercier, les jeunes Américains

¹³ « Monseigneur adresse aux délégués quelques mots en français, poursuit dans un anglais parfait, et termine dans un français lent, ponctué, évident. Je sens un long frisson, comme on a devant les choses bien faites... » (Gilles L. Duguay, « Un congrès international, donc américain... », *QL*, 30 janvier 1951).

¹⁴ Duguay, « Un congrès... ».

¹⁵ Cette opposition a été déconstruite par plusieurs historiens. Voir, notamment, Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, *Le collège classique pour garçons*, Montréal, Éditions Fides, 2014.

¹⁶ Luc Cossette, « Le cas Lazure », *QL*, 19 février 1953.

¹⁷ Jacques Brossard, « Le CRI délégué à l'ONU », *QL*, 19 mars 1953.

présents, « impatients parce que jeunes et conscients de leur force », avaient pris beaucoup de place. Une déléguée américaine aurait d'ailleurs apostrophé ses homologues canadiens-français, selon elle trop spéculatifs, en leur disant : « *Let's stop being idealistic and let's get down to action*¹⁸! »

Les congrès des CRI ne traitaient pas seulement des enjeux internationaux; on y confrontait également les perspectives nationales sur certaines questions sociales. À un second congrès à l'UdeM, le thème choisi était ambitieux et précurseur : « *The preservation of ethnic cultures within a Nation of heterogeneous nationalities* ». Trois conférenciers, censés représenter les points de vue du Canada français, du Canada anglais et des États-Unis, avaient été invités : Guy Frégault, professeur d'histoire de l'université hôte, « et l'un de nos meilleurs historiens », ajoutait l'étudiant chargé du rapport, Frank Scott, professeur de droit à l'Université McGill et Richard Bliss de l'Université Cornell. Ce dernier avait parlé de la situation aux États-Unis, où il s'agissait, dans les mots de l'étudiant, « d'intégrer et d'assimiler les différents groupes nationaux non encore fondus dans le "*melting pot*" ». Frank Scott, de son côté, avait plaidé pour une société plurielle et pour la diversité culturelle et ethnique¹⁹.

C'est Scott et surtout Frégault qui avaient suscité le plus d'intérêt chez les étudiants sur place, canadiens-français, canadiens-anglais et américains. Selon le commentateur, « les questions très nombreuses [des] voisins des États-Unis sur les exposés de messieurs Scott et Frégault [lui] ont laissé pressentir la découverte qu'ils venaient de faire²⁰ ». L'étudiant avait cependant été troublé par l'exposé de l'historien néonationaliste, « d'un pessimisme noir et quelque peu décourageant ». Frégault avait en effet insisté sur la différence entre le Québec et les États-Unis, déclarant que « plus un groupe est petit,

¹⁸ Duguay, « Un congrès... ».

¹⁹ Brossard, « Canada, États-Unis et préservation des cultures ethniques », *QL*, 26 février 1953.

²⁰ Brossard, « Canada, États-Unis... ».

plus ses illusions sont grandes ». Il avait terminé son discours en faisant trois hypothèses, qui avaient poussé le commentateur, dubitatif, à ajouter des points d'interrogation entre parenthèses dans les deux premiers cas : ou bien « rien ne changera, et notre contribution et notre importance deviendront de plus en plus insignifiantes (?) »; ou bien « nous remporterons une victoire réelle, qui détruira l'Acte de 1867, et qui sera peut-être marquée par un nouveau 1837 (??) »; ou bien « nous nous désintégrerons : le Canada anglais, ou plutôt l'Amérique, nous attirera : n'étant plus nous-mêmes, que nous importera le Canada? » Si l'étudiant admettait que ce discours le forçait à « envisager froidement notre situation en vue de prendre un nouvel élan », il s'inquiétait de sa réception :

Mais que penseront de nous les Américains et les Canadiens-Anglais [*sic*] qui ont entendu, samedi dernier, un historien de la valeur de M. Frégault nous déprécier ainsi, et même nous décrire comme un peuple de vaincus dépossédés d'à-peu-près [*sic*] toute importance, et d'à-peu-près tout espoir²¹?...

L'inquiétude de l'étudiant révélait l'importance qu'il accordait à l'opinion des nations majoritaires comme les États-Unis ou la France ainsi que sa méfiance envers le « pessimisme » des néonationalistes. En quelque sorte, les CRIards qui se rendront aux États-Unis chercheront plutôt à défier cette étiquette de « vaincus dépossédés ». À cet égard, la réserve de l'étudiant à propos des trois scénarios esquissés par Frégault peut être lue comme une résistance, typique dans les milieux étudiants à cette époque, aux discours de nature fataliste ou téléologique des aînés. Mais cette réserve n'impliquait pourtant pas la formulation d'une autre proposition. À cette époque, les étudiants s'approprièrent plutôt les discours sur le passé et le futur de la collectivité en leur faisant subir un changement de direction. Ainsi, tout en conservant certains grands référents (héritage français, particularisme canadien-français, récit de la survivance, etc.), les étudiants en reformulaient ou en

²¹ Brossard, « Canada, États-Unis... ».

réorientaient le sens et l'avenir qui leur était associé. Au cœur de ce processus se trouvaient les voyages aux États-Unis et les rencontres sur place avec les étudiants américains²².

À bord de Colonial Air Lines

*Déjà à Montréal. Du haut des airs ses lumières sont semblables
à celles d'Albany ou de New York, mais il leur manque l'éclat
de l'inconnu*²³.

Andrée LAJOIE et Jacques BROSSARD, « Voyage au bout de la nuit ».

Les membres du CRI considéraient, contrairement aux étudiants qui vivaient l'ouverture à l'« international » un peu abstraitement sur le campus, qu'il fallait en sortir à l'occasion²⁴. Dans un article au titre dramatique (« Voyage au bout de la nuit »), clin d'œil au roman de Louis-Ferdinand Céline qui racontait les péripéties d'un voyageur dans les colonies africaines, Andrée Lajoie et Jacques Brossard ont raconté en détail leur voyage à Washington, D.C. Une délégation de 40 étudiants et étudiantes s'était envolée de l'aéroport de Dorval et

²² En 1952, l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal (AGEUM) annonçait l'organisation d'une fin de semaine d'échange avec Syracuse University, mais on ne sait pas si l'événement eut lieu ou non (Assemblée générale de l'AGEUM, 13 mars 1952, Archives de l'Université de Montréal, P33/B1/1,9). D'autres tentatives seront effectuées par la suite, notamment avec Michigan University et Sarah Lawrence College. Paul Beaulieu, ministre provincial du Commerce, avait également organisé le séjour de six étudiants canadiens-français au Vermont et de six étudiants américains au Québec (Côté, « Étudiants hôtes... »).

²³ Andrée Lajoie et Jacques Brossard, « Voyage au bout de la nuit », *QL*, 19 novembre 1953.

²⁴ Les voyages des CRIards aux États-Unis relativisent ce qu'avancait Neatby à propos des étudiants du CRI, qui se seraient intéressés aux questions internationales en demeurant sur le campus (*Carabins*, p. 63). Notons que les membres du CRI avaient un petit budget, qui avait augmenté de 75 à 125 dollars en 1953, avec possibilité de plus pour les années suivantes, « si le CRI montr[ait] qu'il[s] en [étaient] digne[s] » (Assemblée de l'AGEUM, 29 octobre 1953, Archives de l'Université de Montréal, P33/B1/1,11).

avait franchi les douanes, moment symbolique qui avait suscité une tirade entremêlée de fascination : « [L]’Amérique nous scrute, soupèse nos valises et nos cartes d’identité : nous sommes admis au paradis terrestre²⁵ ». Cette dernière référence n’était pas anodine, puisque la trame religieuse sera souvent privilégiée par les étudiants pour raconter leur voyage, étiqueter ce qu’ils saisissent mal ou décrire le patriotisme et l’étrange religion civique des Américains.

Malgré leur raillerie, les Udémiens avaient d’emblée une grande admiration pour la vie démocratique aux États-Unis. Après tout, le « Canadien, moins émancipé dans son territoire du Nord, a toujours manifesté un grand intérêt envers la démocratie américaine²⁶ ». Mais sur place, à Washington, c’est plutôt le « culte très poussé des [Américains pour] leurs dieux nationaux » qui a frappé les étudiants. Après une visite au cimetière où se trouvait le tombeau du Soldat inconnu, ils avaient été particulièrement troublés par une scène où deux religieuses, s’essayant à un proto-*selfie*, « se soul[evaient], tenant un “flash” à bout de bras » pour se photographier devant la statue d’Abraham Lincoln. Ce moment représentait pour eux ce qu’il y avait de meilleur et de pire aux États-Unis : « Ici se cristallise toute l’Amérique : un patriotisme dynamique et enthousiaste, une déification dangereuse d’œuvres humaines. » Les Udémiens, qui passaient la nuit au monastère franciscain du Holy Land in America, avaient toutefois pu se soustraire momentanément à ces rituels de déification.

Comme beaucoup de voyageurs, les CRIards étaient troublés par ce qu’ils se représentaient comme l’Amérique violente, thème important du genre des *road trips* aux États-Unis, de *L’élan d’Amérique* d’André Langevin à *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin²⁷. Dans une autre expédition, à New York cette fois, ils avaient aperçu à Time Square un « tableau entièrement couvert de photos macabres avec cette inscription :

²⁵ Gérald Boucher, « O toi, Yankee... », *QL*, 25 janvier 1952.

²⁶ Boucher, « O toi, Yankee... ».

²⁷ Voir Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d’Amérique : de Washington à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994.

« *Unbelievable atrocities. 6000 Yanks slain* ». Sarcastique, un étudiant avait commenté : « Saint McCarthy, priez pour eux²⁸... ». Cette violence, ils avaient également pu la constater en débattant avec leurs confrères américains : « Nous n'entendions plus alors qu'une masse de mots claquants où revenaient plus souvent qu'à leur tour ceux de *ECONOMIC, ARMY, DOLLARS, GUNS*, etc. ». Cette Amérique bruyante et hyperbolique, ils la découvraient également dans les rythmes et les temporalités quotidiennes, notamment à New York, qui les frappait par sa « circulation hallucinante²⁹ ». De retour à Montréal, un autre groupe d'étudiants avait constaté : « Le soir, retour à vive allure – on ne saurait trop insister sur la vitesse là-bas; depuis notre retour nous courons encore, affaire d'habitude³⁰. »

Ces chocs de temporalité étaient parfois contrebalancés par d'autres expériences qui mettaient en jeu leur proximité avec les Américains. À New York, ils avaient eu la chance de compter sur l'hospitalité de Suzanne Barrière, étudiante de l'UdeM en exil à Columbia. Elle avait facilité leur acclimatation et leur avait raconté les particularités de son expérience universitaire, notamment la vie multiculturelle qu'elle rencontrait au quotidien. En visite à la Maison internationale de New York, construite par John D. Rockefeller, les voyageurs avaient été confrontés à une diversité qui les avait poussés à se ranger, peut-être un peu sarcastiquement, du côté de leurs confrères américains : « Dans les salles où chacun se pavane costumé, qui en Arabe, qui en Indou, qui en Hawaïen, qui en Américain (c'est nous autres, ça!)³¹ ». La distinction entre tous ces « costumés » révélait

²⁸ Lajoie et Brossard, « Voyage au bout de la nuit ».

²⁹ Yvon Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain », *QL*, 25 janvier 1952.

³⁰ Massüe Belleau, « La découverte de l'Amérique », *QL*, 12 novembre 1949.

³¹ Belleau, « La découverte de l'Amérique ». Pendant leur séjour, ils avaient fait la rencontre d'un certain George Riddell, ambassadeur canadien aux États-Unis et mari de Kay Riddell. Cette dernière allait devenir la cheville ouvrière d'une organisation, Friendly Relations with Overseas Students, qui s'occupera des étudiants étrangers à l'Université de Toronto, et dont l'esprit et les techniques s'inspireront de l'approche américaine. L'UdeM, de son côté, tardera à participer à ce « moment américain » de l'accueil des étudiants étrangers, ce qui forcera ceux-ci à se regrouper en association, à revendiquer leurs droits et à rêver à une maison

en outre la surprise des CRIards devant une diversité avec laquelle ils n'étaient pas familiers. À cet égard, l'*autre* américain, malgré ses excès et son outrecuidance, semblait plus proche que ces *autres-là* venus de lointaines contrées. Cette proximité se vérifiait également sur le plan de la culture populaire, à propos de laquelle un CRIard reconnaissait : « Évidemment, nous dansons au rythme de la musique américaine, nous lisons des revues américaines³². »

Dans son étude des récits de voyage, Gérard Fabre écrivait que « c'est à ce jeu dialectique entre le même et l'autre, entre les ressemblances et les contrastes, que les auteurs d'écrits de voyage se livrent généralement, avec le sentiment que le plus étrange ou le plus troublant se niche parfois davantage dans le familier que dans le lointain³³ ». De fait, le repérage par les Udémiens de phénomènes liés à la religiosité et, particulièrement, au culte, au dogme et à l'idolâtrie révélait leur sensibilité à des phénomènes à la fois familiers et étrangers. Cette attention, en retour, pouvait servir de truchement pour réfléchir à la situation du Québec, sur un mode critique, caricatural ou apologétique. Chose certaine, la familiarité que les Udémiens découvraient aux États-Unis ne donnait pas les clés ultimes de leur « identité ». Tout en admettant lire des revues américaines, l'étudiant précisait : « [C]e n'est [pourtant] pas là qu'il faut chercher notre caractère propre, notre personnalité³⁴ ». Un tel énoncé laissait en suspens non seulement l'aboutissement de cette recherche, mais aussi le sens des rencontres et des événements qui allaient la nourrir.

Si la culture populaire américaine était de plus en plus répandue au Québec, ce n'était guère le cas pour la culture scientifique et

internationale comme celle de New York (voir Daniel Poitras, « *Les métèques grondent dans la cité : les étudiants étrangers face au syndicalisme étudiant au Québec (1954-1968)* », *Recherches sociographiques*, vol. 58, n° 3 (2017), p. 629-658).

³² Duguay, « Un congrès... ».

³³ Gérard Fabre, « Présentation : écrits de voyageurs européens sur le Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 54, n° 2 (2013), p. 232.

³⁴ Duguay, « Un congrès... ». Sur la construction identitaire des groupes étudiants, voir Hébert, *Impatient d'être soi-même*.

intellectuelle. Les articles du présent numéro de *Mens* mettent d'ailleurs bien en évidence les réseaux et les modalités d'influence et de transfert impliquant les États-Unis. Sur ce plan, l'Amérique de la démesure se manifestait pour les Udémiens par le gigantisme de ses institutions du savoir. À Washington, la Smithsonian Institution les frappe par son « immensité », et ce, même si elle « apparaît comme un éblouissant bric-à-brac historique et scientifique : une “*pawn-shop*” de luxe ». La bibliothèque du Congrès, quant à elle, est considérée comme « superbe » avec ses « millions de volumes et ses centaines de lecteurs³⁵ ». Par contraste, la visite de ce qu'ils appellent un autre « temple du savoir », l'Université catholique de Washington, les laisse froids et indifférents. La familiarité que les voyageurs prévoient retrouver était en fait ailleurs, puisque c'est à Baltimore qu'ils sont le moins dépaysés : « Nous nous sentions un peu chez nous à Johns-Hopkins : le style français des édifices et la forme du plateau qu'affecte le campus nous présentait un décor domestique³⁶. »

Les retours à la maison étaient parfois l'occasion de rencontres imprévues. Le voyage de New York à Montréal s'était effectué à bord du B460 d'une compagnie dont le nom avait de quoi faire réfléchir les jeunes Canadiens français : Colonial Air Lines. Par hasard, un étudiant américain se trouvait à bord : « Nous voilà donc en train de torturer un étudiant de LA faculté de Columbia, New York ». Questionné de toutes parts, l'étudiant avait confié que la politique impérialiste de son pays était considérée par plusieurs Américains comme « atroce, stupide, avare ». Et McCarthy, le chasseur de sorcières communistes? « Il faut beaucoup de courage à nos professeurs pour conserver devant lui leur liberté académique », avait-il répondu³⁷. Ce contact personnel, presque anecdotique, avait atténué certaines impressions suscitées ou cristallisées pendant le voyage. Les événements organisés par les divers Clubs de relations internationales constituaient en effet des occasions

³⁵ Lajoie et Brossard, « Voyage au bout de la nuit ».

³⁶ Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

³⁷ Lajoie et Brossard, « Voyage au bout de la nuit ».

de confronter les représentations « touristiques », qui tendaient à renforcer certains préjugés. Plus encore, en participant à ces rencontres et à ces débats, les étudiants perdaient une partie de leur cynisme et se prenaient au jeu de ces « relations diplomatiques » en miniature.

Aux États-Unis : un président canadien-français?

Le 27 décembre 1951, les CRIards débarquèrent épuisés à Baltimore après 17 heures de train afin de participer à un congrès des clubs de la région Moyen-Atlantique. Ils étaient dirigés par le président local, Philippe Gélinas, Au congrès, ils se rendirent compte qu'ils étaient les « seuls Canadiens-Français [*sic*] au sein d'une immense majorité américaine ». Malgré leurs appréhensions, ils décidèrent d'y participer pleinement en se donnant « pour mission de faire valoir le point de vue d'une nation voisine indépendante, membre de la même assemblée mondiale, exprimé par des individus de cultures canadienne et française³⁸ ». Contre toute attente, leur campagne a porté fruit. En vue de l'élection du prochain président des CRI de la région du Moyen-Atlantique, les délégués américains auraient été tellement « impressionné[s] par l'extraordinaire personnalité de Philippe Gélinas » qu'ils auraient entrepris « spontanément de présenter un des [délégués montréalais] à la présidence » et, ensuite, de l'élire. On ne connaît pas les jeux de coulisse qui ont mené à cette élection, mais l'événement inédit a eu l'heur de gonfler d'orgueil des délégués udémiens, qui y ont vu une importante avancée « dans le domaine de la reconnaissance internationale » du Québec, tout en soulignant « l'admirable objectivité qu'ont manifestée les Américains en prêtant la commande à une minorité ». N'était-il pas permis d'espérer, en regard de ce miracle diplomatique à petite échelle, que cet esprit de conciliation allait se développer aux États-Unis et – pourquoi pas – se faire « sentir dans leur politique étrangère³⁹ »?

³⁸ « Président des CRI de la région moyen-atlantique », *QL*, 22 janvier 1952.

³⁹ « Président des CRI... ».

L'une des raisons qui expliquent la candeur des Udémiens tenait en partie à leur statut social et intellectuel ainsi qu'à la communauté des élites à laquelle ils voulaient appartenir. Dans une présentation des CRI, Philippe Gélinas précisait qu'il ne s'agissait pas de susciter des mouvements de masse en attirant le plus d'étudiants possible, mais de « former une élite assez au courant des faits et capable de les comprendre, capable de les expliquer à la masse⁴⁰ ». Nous voilà bien loin du leitmotiv de la participation des leaders étudiants des années 1960 et plus encore des années 1970. Formant la petite minorité des jeunes en âge d'aller à l'université (environ 5 %⁴¹), les étudiants étaient imbus d'une mission, celle de diriger, en plus de leur propre pays, une communauté internationale pacifique dont l'ONU était le symbole et le fer de lance. À cette fin, la bonne entente avec les futures élites des autres pays, eux aussi des étudiants, semblait cruciale.

À l'Université Johns-Hopkins, enhardis par l'élection de Philippe Gélinas à la présidence des CRI, les délégués étaient sortis de leur coquille : « [Nous avons] témoigné de notre vie, de notre culture [avec conviction] ». Si le fait est difficile à vérifier, les Américains auraient été frappés, étonnés devant « la chose nouvelle, [et la] surprise, même, que provoque dans ce milieu la manifestation naturelle de l'esprit latin. Cette affirmation soutenue du FAIT CANADIEN-FRANÇAIS ne devait pas rester inaperçue⁴² ». L'année suivante, à Philadelphie, les délégués étaient revenus sur l'ascension de l'un des leurs en soulignant que, grâce à Gélinas, c'est « l'aspect français qui s'est détaché » du congrès. De fait, de nombreux délégués américains auraient « vanté la personnalité tranchante de notre ex-président local ». Sur place, Lawrence S. Finkelstein, de la fondation Carnegie, avait assisté lui aussi à l'allocution du président canadien-français.

⁴⁰ Philippe Gélinas, « Le CRI et ses échos : un mot du président », *QL*, 25 janvier 1952.

⁴¹ Léon Van Dromme, « Relevés chronologiques d'effectifs universitaires pour le Québec, l'Ontario et le Canada pendant la période de 1950 à 1983 », *Revue des sciences de l'éducation*, n° 2 (1984), p. 341-347.

⁴² Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

Les CRIards avaient conclu avec enthousiasme que la culture canadienne-française était désormais sur la carte : « Nous sommes là pour témoigner du grand intérêt que portent les universitaires américains à la pensée canadienne⁴³. » De fait, l'année suivante, le CRI de St. Lawrence University (New York) aurait « insisté pour que Montréal soit représenté » à son congrès, invitation suivie de celle du club de l'Université du Vermont⁴⁴.

Il ne fait pas de doute que l'attention et, parfois, les invitations que recevaient les CRIards gonflaient le sentiment de leur importance. Parfois, le retour à la réalité était rude. Revenant sur sa participation au CRI, Philippe Gélinas, désormais avocat, déclarait à un confrère : « Il me fait chaud au cœur de me voir rappeler mes anciens titres de gloire, à moi qui ne suis plus qu'un petit avocat sans cause. » Réfléchissant à ce contraste, il poursuivait : les CRIards frayent « dans l'orbite des plus grands hommes et célébrités mondiales », et ce, sans passer par le protocole d'usage, ce qui est suffisant pour « griser les plus humbles ». Par la suite, toutefois, le « vide » s'installe et les CRIards passent du devant de la scène au « dernier siège de l'obscur assistance », concluait l'auteur de l'article au titre évocateur, « Notre drôle d'aventure⁴⁵ ». Néanmoins, l'aventure s'était poursuivie pour certains, notamment ceux qui deviendront futurs diplomates ou attachés canadiens, qui avaient vécu leur baptême « international » en tant que CRIards : d'Iberville Fortier (le fondateur du CRI à l'UdeM) se retrouvera à l'ambassade canadienne à Washington, André Potvin deviendra diplomate en Uruguay, Jacques Brossard sera envoyé à Haïti, Jacques Montpetit acceptera un poste à Moscou et Maurice Héroux occupera une fonction en Espagne, pour ne nommer que ceux-là. L'étude des trajectoires individuelles des CRIards, qui déborde le cadre de cet article, serait susceptible d'éclairer les répercussions à moyen et à long terme de leur moment américain.

⁴³ Jean-Maurice Tremblay, « Le CRI à Philadelphie », *QL*, 15 janvier 1953.

⁴⁴ Le CRI, « Prochaines activités du CRI », *QL*, 19 février 1953.

⁴⁵ Gilles Mathieu, « Notre drôle d'aventure », *QL*, 18 novembre 1954.

Ces incursions intempestives dans des réseaux d'influence politiques et diplomatiques incitaient les CRIards à explorer et à projeter la place du « fait canadien-français » en Amérique. Il leur apparaissait clair que leur collectivité n'avait pas l'histoire et la posture conquérantes de son voisin du Sud. Plutôt qu'un *Manifest Destiny*, c'était le cordon qui la reliait au continent européen, comme on l'a dit, qui lui permettait de prétendre à une certaine originalité. À cet égard, selon Yvon Côté, l'apport du Canada français serait maximisé s'il assumait sa place comme « lien humain réunissant le plus fidèlement l'Amérique et l'Europe ». Les délégués avaient d'ailleurs insisté sur la nécessité de multiplier les relations avec les CRI d'Europe, mais sans véritable succès, semble-t-il, pour que s'entrechoquent « les manifestations de nos deux cultures [européenne et américaine], de nos deux modes de compréhension⁴⁶ ». Cette visée des CRIards s'inscrivait dans le contexte étudiant plus large d'après-guerre où les rapports du Canada français avec l'américanité et l'européanité étaient repensés. Ce processus faisait en retour apparaître de nouvelles possibilités pour la contribution du Canada français au continent.

Le temps des contributions

J'ai mentionné que les étudiants évitaient en général de confronter directement les discours de leurs aînés; ils utilisaient plutôt différentes stratégies pour énoncer leurs perspectives ou témoigner de leur expérience. L'une d'elles puisait dans le registre de la sémantique des temps historiques. Prenons ce passage écrit en 1950 par le directeur du *Quartier latin*, Hubert Aquin :

La civilisation européenne se meurt, la civilisation américaine prend son élan. L'esprit européen n'avance plus, l'esprit américain ne sait plus où aller. Il existe entre cette fin et ce nouveau départ [...] un point privilégié. Nous nous trouvons en effet au carrefour de deux mondes.

⁴⁶ Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

Cette citation définit bien le moment américain des étudiants et le registre privilégié (le temps et l'histoire) pour l'énoncer. Ainsi, le Canada français n'était pas pensé comme un entre-deux passif, mais comme un acteur privilégié qui pouvait, continuait Aquin, « tirer parti de cet écartèlement⁴⁷ ». Gilles Duguay avait approfondi ce « point privilégié » dans son rapport du congrès des CRI à Montréal. Il avait incité ses collègues à être patients avec leurs voisins du Sud : « [L]aissons faire la VIE qui se chargera sûrement de faire pénétrer dans l'esprit des Américains la notion de TEMPS et de DURÉE⁴⁸... » L'étudiant semblait sous-entendre que, malgré leur faiblesse économique et leur condition de minoritaires, ou peut-être grâce à celles-ci, les Canadiens français pouvaient se prévaloir, eux qui avaient survécu contre toute attente en Amérique du Nord, d'une expertise particulière en ce qui avait trait à la « DURÉE ».

En fait, cet enjeu était souvent débattu dans *Le Quartier latin*, et le traitement de l'histoire longue par les étudiants était ambigu : la valorisation de la survivance était contrebalancée par la critique d'une posture de repli sur soi, bref, du récit de la survivance transformé en mythe⁴⁹. S'il est vrai, écrivait un étudiant, que le Canada français est « inlassablement LUI-MÊME », ne l'est-il pas comme une « goutte d'eau bénite dans l'océan⁵⁰ » d'un continent qui le confine, au fond, à l'insignifiance? La valorisation d'une trame temporelle distincte en Amérique du Nord était malmenée par le sentiment de petitesse et de non-participation qu'avait mentionné Frégault dans son discours. S'il devait rester fidèle à ses origines, le Canadien français était pourtant lui aussi, poursuivait Yvon Côté en faisant référence à Esdras

⁴⁷ Hubert Aquin, « Les miracles se font lentement », *QL*, 16 mars 1951.

⁴⁸ Duguay, « Un congrès... ». Ce registre vitaliste à coup de majuscules évoque les carnets de Maurice Séguin, professeur d'histoire à l'Université de Montréal (voir Séguin, *Les normes*, Montréal, Guérin, 1999).

⁴⁹ Le futur ministre de l'Éducation, Paul Gérin-Lajoie, écrivait sur un ton critique : « *Le mythe de la survivance* : ce qui nous a sauvés une fois nous sauvera toujours et ne doit jamais changer. » (*Pourquoi le bill 60*, Montréal, Éditions du Jour, 1963, p. 21).

⁵⁰ Duguay, « Un congrès... ».

Minville, « attiré par le sortilège des grands espaces ». Or loin d'en saisir les occasions comme ses voisins du Sud, on dirait plutôt qu'il a « tout simplement perdu le souffle [et s'est] curieusement distrait du Temps. On l'y retrouve, trois siècles plus tard, sans autre changement que l'atténuation en lui du splendide raffinement du Français catholique du Grand Siècle, qu'il était⁵¹ ».

L'expression « distrait du Temps » énonçait à la fois une condition dans l'Histoire, mais également un suspens, puisque la distraction impliquait un état passager, entre un avant et un après. Durant cette phase du régime d'historicité où l'Histoire était encore pourvue d'un extraordinaire effet d'entraînement⁵², cet état pouvait indiquer l'anticipation d'une nouvelle direction à donner à la collectivité pour la faire entrer dans le Temps ou l'Histoire, également énoncée alors, sur le plan spatial, par l'« universel ». Cette expression donne également un indice sur la façon dont les étudiants s'approprièrent les discours de leurs aînés et sur ce qu'ils cherchaient aux États-Unis.

Dans l'article de Côté, la référence à Minville, doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal et directeur de l'École des hautes études commerciales (HEC Montréal) de 1938 à 1962, n'était pas anodine. Défenseur du corporatisme et hostile aux influences universitaires américaines, l'intellectuel s'était notamment attaqué, dans *L'Action nationale*, à l'anglomanie de ses compatriotes tout en louangeant le modèle français des grandes écoles⁵³. En janvier 1952, Minville avait donné une série de conférences sur « La

⁵¹ Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

⁵² Voir François Hartog, *Régime d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003, et Daniel Poitras, *Expérience du temps et historiographie : Michel de Certeau, François Furet et Fernand Dumont*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018.

⁵³ Sur ce sujet et sur le statut de HEC Montréal par rapport à l'Europe et aux États-Unis, voir David McKeagan, « The First Fifty Years of the *École des hautes études commerciales de Montréal*: from "School of Higher Studies" to University Business School », *Historical Studies in Education*, n° 1 (2014), p. 1-25. Sur la question du « cours économique » et de la vocation des collèges classiques au Québec, voir Bienvenue, Hubert et Hudon, *Le collège classique pour garçons*.

responsabilité sociale de l'Université vis-à-vis nos valeurs culturelles », où il avait notamment opposé fermement les cultures française et anglaise. L'étudiant qui commentait la conférence n'avait pas renchéri sur cette opposition et s'était plutôt attardé à la dernière phrase du discours : « S'il faut atteindre l'universel, il est bon de remarquer, mentionnait le conférencier, qu'on ne l'atteindra pas par un procédé abstrait, mais uniquement en réalisant le dynamisme historique particulier qui nous est propre⁵⁴. »

Cet appel à explorer un « dynamisme historique particulier » ancré dans l'expérience convenait bien aux étudiants; l'expression était malléable, n'impliquait pas de normes ou de dichotomies explicites et pouvait accompagner différentes ébauches de l'avenir ou, plus précisément, de modes pour y accéder. Nous avons déjà croisé leur méfiance à l'égard des discours téléologiques de Frégault, de Scott et de Bliss sur les futurs anticipés. L'ouverture que recelait ce « dynamisme historique » incitait en fait non pas à rejeter les discours des aînés, mais plutôt à braconner à l'intérieur d'eux. C'était le cas du récit de la survivance épique du Canada français, dont les étudiants reprenaient des éléments, mais pour les plonger dans le creuset plus large du récit des Amériques, qu'ils exploraient alors grâce à leurs séjours américains.

Les articles consacrés à la culture et à la littérature américaines dans *Le Quartier latin* sont de bons indicateurs de la façon dont les étudiants, à l'aide de la sémantique des temps historiques, cherchaient à penser le devenir du Québec. Dans un survol de cette littérature, Jean Pivcevic soulignait le non-conformisme de certains artistes américains. L'exergue de l'article, composé d'une citation de Walt Whitman, l'un des premiers poètes américains à avoir été traduits et popularisés au Québec⁵⁵, illustre bien son propos : « *My heart is with all you rebel—all of you today, always, wherever; your flag is my*

⁵⁴ Guy Dion, « Une chaire de civilisation canadienne-française? », *QL*, 28 janvier 1952.

⁵⁵ Voir Delphine Rumeau, « La traduction de Walt Whitman par Rosaire Dion-Lévesque : les ambiguïtés d'une appropriation », *Globe*, n° 1 (2013), p. 159-179.

flag. » Mieux encore, la justification en tête de l'article était particulièrement révélatrice :

La littérature américaine a dû passer par les mêmes tranches que nous traversons maintenant. Elle a dû, elle aussi, recommencer à neuf avec un vieil héritage. [...] Nous vous présentons cette étude comme un parallèle suggestif⁵⁶.

Le rapprochement entre ces deux trajectoires renvoyait au « mythe du recommencement », souvent utilisé pour décrire le rapport à l'espace et au temps sur le continent⁵⁷. La supériorité de la littérature américaine sur la littérature canadienne-française n'était cependant pas, pour l'étudiant, une donnée naturelle; elle était plutôt le résultat d'une évolution accélérée pour les Américains et d'une évolution entravée pour les Canadiens français. Ici encore, le mode du devenir était privilégié au détriment de l'opposition entre deux entités ou deux cultures irréconciliables. Parfois, l'arrimage au continent était exalté à l'aide d'un registre ontologique. Pour Yvon Côté, non seulement le Québec n'a-t-il pas échappé au continent, mais il s'est « adapté au Nouveau-Monde [et] s'y est intégré avec ardeur jusqu'à le devenir⁵⁸ ». À cet égard, l'exemple des États-Unis contribuait d'une autre façon à mettre en relief les empêchements et les lenteurs du Québec, « distrait du Temps », mais attendant son heure.

L'espace d'expérimentation qui découlait de ce braconnage favorisait le dépassement de certaines polarités. Côté concluait ainsi que le Canadien français n'était ni un « Français dégradé » ni un « Français conservé plus pur », et qu'il avait plutôt été forcé de « reconstituer dans sa vie, somme toute américaine désormais, le style de vie, d'action et de réaction [de jadis]⁵⁹ ». Cette reconnaissance du métissage en cours et à venir du Canada français ne s'appuyait

⁵⁶ Jean Pivcevic, « Les révoltés de la littérature américaine », *QL*, 16 mars 1951.

⁵⁷ Voir Morency, qui mentionne, dans son ouvrage *Le mythe américain*, l'importance pour le Québec de thématiques telles que l'errance, la volonté de rupture avec le groupe et l'entrecroisement des rêves prométhéen et dyonisien.

⁵⁸ Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

⁵⁹ *Ibid.*

cependant pas sur le clivage, qui sera au cœur des débats sur l'américanité du Québec quelques décennies plus tard, entre une population bien enracinée dans le territoire et des élites désincarnées et européanisantes⁶⁰. Le défi des étudiants était plutôt de modeler ce qu'ils reconnaissaient être leur patrimoine culturel (européen) en fonction de la situation particulière du Québec en Amérique. Pour Yvon Côté, l'intégration au continent n'aurait pas dépourvu le Canadien français de ce patrimoine, mais lui aurait octroyé un rôle, celui de passeur culturel entre l'ancien et le nouveau monde. Grâce à ce rôle, c'est un « énorme CAPITAL qu'il a donné à l'Amérique⁶¹ ». L'utilisation des majuscules semblait constituer à la fois une marque de distanciation (ironique) des États-Unis capitalistes et la tentative d'inscrire le Canada français dans l'avenir du continent en parlant ce qu'on se représentait comme le langage du voisin.

Cette contribution, qui comprenait, bien sûr, la culture française, mais également un certain rapport (unique, inédit) à la durée expérimentée en Amérique, semblait à même de pourvoir aux lacunes idéologiques que les Udémiens relevaient aux États-Unis. Après tout, l'idéologie de l'*American way of life*, malgré son éclat, était davantage « une manifestation économique qu'un principe dynamique dirigeant vraiment l'activité de l'homme ». Dans le même sens, et comme pour marteler le fait que les États-Unis avançaient à vue de nez, l'Udémien concluait que le peuple américain « n'a[vait] pas d'idées, pas de principe unifiant » et que même sa notion de liberté était « soumise au moment⁶² ». C'était tout le contraire du Canada français, qui souffrait du mal inverse : distrait du Temps dans une histoire longue, il était pris au dépourvu par le développement des affaires internationales et par une formidable accélération du temps, que les

⁶⁰ Voir, notamment, Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Éditions du Boréal, 2000, et Joseph Yvon Thériault, *Critique de l'américanité : mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, 2005.

⁶¹ Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

⁶² Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

CRIards avaient pu expérimenter dans leurs débats avec leurs confrères et dans les villes américaines⁶³. Entrer dans l'Histoire (ou l'universel) signifiait pour certains d'entre eux se mettre au diapason de ce mouvement en ouvrant les valves des traditions. Entre le Québec de « l'assassinat massif du présent et du futur à coups redoublés du passé », comme on pouvait le lire dans le manifeste du *Refus global*⁶⁴, et les États-Unis soumis au moment, ne pourrait-il pas y avoir, avançaient les étudiants, un choc d'historicité fructueux?

Frontière et communisme

L'une des contributions qu'envisageaient les Udémiens concernait la guerre froide. Leur influence médiatrice n'était-elle pas susceptible de détendre l'anticommunisme aux États-Unis? À Baltimore, les délégués avaient pu constater que la jeunesse américaine, malgré son dynamisme, était « victime de la peur du Communisme [*sic*] qui fige son initiative intellectuelle ». Mais elle n'en était pas moins ouverte, ajoutaient-ils, à « l'opinion réprobatrice et révolutionnaire d'un voisin », c'est-à-dire la leur. La configuration géopolitique de l'époque, où le Canada, allié des États-Unis, pouvait néanmoins prétendre à une posture moins belliqueuse, permettait aux Udémiens de se prétendre relativement au-dessus de la mêlée et de manifester cette hauteur de vue et cette tempérance par rapport au temps court qui étaient censées caractériser le « capital » du Canada français⁶⁵.

Les Udémiens n'avaient pourtant pas besoin d'aller bien loin pour constater la présence de l'anticommunisme. Sous la plume de complotistes tels que Robert Rumilly (bouc émissaire des étudiants), les universités du Québec étaient considérées comme des terreaux communistes hautement dangereux. Dans le numéro du *Quartier*

⁶³ Ce sentiment d'accélération nourrira les années d'impatience de la période 1950-1960 (voir Pelletier, *Les années d'impatience*).

⁶⁴ Paul-Émile Borduas, dans André-G. Bourassa et Gille Lapointe, *Refus global et ses environs*, Montréal, Éditions de l'Hexagone et Bibliothèque nationale du Québec, 1988, p. 59.

⁶⁵ Bernard Clermont, « Le CRI et ses échos : les Américains en Asie », *QL*, 29 janvier 1952.

latin où les délégués du CRI racontaient leur aventure à Baltimore, on retrouvait, en première page et en grosses lettres, un titre qui valait comme un avertissement : « Le communisme à l'assaut des universités ». On y présentait le père Joseph H. Ledit, grand pourfendeur de l'idéologie athée, qui mettait en garde les étudiants : « Jouer avec le communisme est une folie qui frise la trahison ». Il s'agissait en fait d'un subterfuge, puisque les jeunes journalistes, en publiant cette mise en garde, braconnaient dans la revue jésuite *Relations* (d'où était tiré l'article) et écrivaient sarcastiquement, mais de façon à échapper à la censure, en bas de page : « Étudiants de Montréal, apprenons à reconnaître les bons bergers⁶⁶ ».

Les traversées de la frontière canado-américaine avaient incité les CRIards à réfléchir à la question du durcissement idéologique dans une perspective plus large⁶⁷. Au moment d'amorcer leur séjour à l'Université Johns-Hopkins, ils avaient été rudement questionnés par les douaniers américains : « [L]orsque l'un de nous leur répondit que nous allions prendre part à un congrès *international* – ils nous demandèrent alors : “Êtes-vous communistes⁶⁸?” ». La réponse qu'ils allaient donner n'était pas sans conséquence : depuis 1950, la loi McCarran permettait de refouler à la frontière tout individu soupçonné d'activités communistes. Les étudiants étaient particulièrement suspects, eux qui utilisaient à qui mieux mieux les mots « internationalisme » et « paix mondiale », également employés, mais pour des raisons principalement stratégiques, par les associations étudiantes communistes à l'est du Rideau de fer.

C'est pourtant à ce jeu dangereux que le président de l'AGEUM, Denis Lazure, étudiant en médecine, s'était prêté pendant son mandat. Véritable pionnier de la collaboration étudiante internationale, Lazure était une figure connue et influente dans les milieux étudiants au Québec et ailleurs. À la fin de 1952, on lui avait offert une place dans un hôpital de Philadelphie, mais il avait été refoulé à la frontière sous

⁶⁶ « Le communisme à l'assaut des universités », *QL*, 25 janvier 1952.

⁶⁷ Pour une perspective générale, voir Neatby, *Carabins*.

⁶⁸ Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

prétexte qu'il avait auparavant voyagé à l'est du Rideau de fer et, pire encore, qu'il avait tenté d'organiser un échange étudiant entre le Canada et l'Union soviétique. Pour justifier l'exclusion de Lazure, le consulat américain à Montréal avait prétexté l'application de la loi McCarran⁶⁹. Certains collègues, inquiets des répercussions d'un tel geste pour la réputation de l'UdeM, avaient contraint Lazure à se soumettre à un vote de désapprobation. Or non seulement le vote avait-il échoué (3 contre 7), mais un autre vote, d'appui celui-là, était passé (9 contre 1). Il s'énonçait comme suit : « Je propose un vote de félicitations à Denis Lazure pour avoir participé à un congrès où des idées contraires aux siennes étaient exposées⁷⁰. »

Ce vote n'était en rien un endossement du communisme, mais bien une manifestation du refus des étudiants de se confiner dans un carcan idéologique, et ce, malgré les risques de blâme et de censure qu'ils encouraient. D'ailleurs, ces menaces et dangers ne faisaient que confirmer aux étudiants la nécessité d'un nouvel ordre mondial et l'utilité de leur propre action et initiative. Commentant le cas de Lazure, Luc Cossette concluait : « [L]es étudiants internationaux, idéalistes et libéraux, ont toujours essayé de ne pas se fermer définitivement les portes du monde universitaire communiste⁷¹ ». Cette ouverture qu'ils souhaitaient chez eux, elle leur apparaissait encore plus nécessaire aux États-Unis. À cet égard, les CRIards envisageaient rien de moins que de contribuer à « une politique américaine qui soit plus intelligente de sa situation, plus éclairée dans ses fins⁷² ». Cet apport comportait également une dimension scientifique.

⁶⁹ Dans les faits, Lazure avait été mandaté un an plus tôt pour diriger une délégation de la Fédération nationale des étudiants universitaires du Canada (FNEUC) à un congrès organisé par l'Union internationale des étudiants, soupçonnée d'allégeance communiste, qui devait se tenir à Prague. Sur Lazure, voir Neatby, *Carabins*, p. 67-77.

⁷⁰ Assemblée de l'AGEUM, 30 avril 1951, Archives de l'Université de Montréal, P33/B/1/1,8.

⁷¹ Cossette, « Le cas Lazure ».

⁷² Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

Méthode et bonne foi

Soumis aux impératifs du moment, les Américains n'avaient qu'à se tourner vers le nord pour trouver une cure à leur présentisme et à leurs politiques à courte vue. Un Udémien n'hésitait pas à écrire que

[...] leur sincérité [aux jeunes Américains], c'est à nous de les aider à en trouver les justes objets; leur sérieux, c'est à nous de l'éprouver, pour le rendre plus véritable et plus profond; leur puissance actuelle, c'est à nous de les encourager à la faire plus humaine. [Après tout,] nous sommes les mieux situés pour comprendre l'Américain et l'aimer. Nous savons qu'au-delà de son infantilisme quelque peu effarant règne une immense BONNE FOI⁷³.

Dans ce processus d'humanisation, les étudiants canadiens-français considéraient la question de la méthode comme décisive. En débattant avec leurs confrères américains, ils avaient été particulièrement irrités par leur utilisation abusive (selon eux) des statistiques : « Ils citent des faits et des chiffres avec acharnement, puis concluent selon l'intelligence du moment. » Formés dans des collèges classiques où la philosophie et la rhétorique occupaient une bonne place, les Udémiens avaient du mal avec le procédé « par induction » à la « mode anglo-saxonne » des étudiants américains, qui s'appuyaient sur les résultats sans questionner leurs prémisses ou la construction de leur argumentaire. « En ce sens, concluait brutalement un délégué, ils n'ont pas de principe. » En poussant plus loin son analyse, l'étudiant ajoutait : ils « ignorent complètement l'équivalent des prémisses du syllogisme et, pour l'esprit latin, la conclusion qu'ils découvrent à leur induction mal bâtie prend un air d'arrogance ». Bref, il y a dans leurs discours une « spontanéité de la raison » qui dérange⁷⁴.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

Cette critique réaffirmait la vocation « humaniste » de l'université canadienne-française et catholique, qu'un Jacques-Yvan Morin comparait aux « usine[s] à fabriquer des professionnels ». Dans un texte critique qui portait sur « l'utilitarisme de l'Amérique », il appelait ainsi, un peu comme le père Georges-Henri Lévesque à l'Université Laval, à se méfier des techniques désincarnées (et surtout des techniciens), ce qui ne voulait pas dire de renoncer à leur utilisation. Morin avait d'ailleurs lui-même effectué, entre autres grâce à sa formation à l'Université McGill, la première enquête empirique fouillée sur l'origine sociale des étudiants au Canada⁷⁵. Il s'agissait pour lui de fonder objectivement ce qui allait devenir le cri de guerre des étudiants pour les décennies à venir : l'inégalité d'accès aux études supérieures. Cette étude sera souvent republiée par la suite dans *Le Quartier latin* et utilisée comme pierre d'assise dans les mémoires envoyés à diverses instances comme la commission Tremblay (1953-1956). Plus largement, ce type d'accomplissement scientifique, qui validait les prétentions à l'autonomie des étudiants comme groupe et bientôt comme mouvement, manifestait, selon certains Udémiens, la jonction entre les esprits « français » et « anglais ». C'est pourquoi l'un d'eux, au congrès des CRI à Boston, considérait qu'il était de leur devoir d'amener leurs confrères américains à procéder de façon plus « rationnelle », notamment afin d'inscrire leur utilisation des statistiques dans des perspectives plus larges⁷⁶.

Au cours des années 1950, cette quête d'objectivité correspondait aux ambitions de plusieurs professeurs de l'UdeM, notamment Philippe Garigue, doyen de la Faculté des sciences sociales. Au cours d'une entrevue, il avait raconté à Louise Décarie son expérience à Chicago et son combat contre les sociologues Horace Miner et Everett Huges, qui auraient réduit le Canada français à un « pays primitif » incapable de supporter le choc de l'industrialisation. Garigue s'opposait à cette vue et parlait plutôt, en puisant dans le

⁷⁵ Jacques-Yvan Morin, « Le problème social et l'université », *QL*, 19 mars 1953.

⁷⁶ Côté, « Le Canadien-Français et l'Américain ».

mythe américain de la frontière, du « pionnier à l'esprit dynamique et aventurier » qu'était le Canadien français. Dans sa contestation précoce de la « vision chromo-canonique mythique » du Québec, comme l'écrivait Gilles Paquet⁷⁷, Garigue considérait que les sciences sociales, qui tendaient à l'objectivité, devaient « apporter aux Canadiens français une connaissance exacte d'eux-mêmes ». Ce rôle permettrait d'ailleurs, selon le doyen, de distinguer la Faculté de l'Université de Montréal « d'autres groupes tels que ceux de Chicago ou de Laval », avec lesquels Garigue se querellait fréquemment⁷⁸.

Certains étudiants considéraient que la faiblesse des sciences sociales pesait lourd dans le retard du Québec sur les autres nations. Raphaël Gareau avait été troublé par la lecture du témoignage de Marcel Trudel (*Le Devoir*, 1^{er} octobre 1954) à la suite de son séjour de recherche à Chicago. Il avait salué le réalisme du chercheur, qui avait osé décrire la « faiblesse de nos institutions [universitaires] ». L'étudiant avait posé la question suivante : « Notre évolution intellectuelle a-t-elle été dépassée par le rythme du devenir social⁷⁹? » Ce possible décalage ouvrait la réflexion sur les discours et les récits tenus sur le Québec; alors que ce « devenir social » était davantage que ce qu'on pouvait dire de lui, ce qui permettait différentes projections dans l'avenir, sa saisie, elle, semblait nécessiter une vie scientifique adaptée et donc connectée à d'autres ensembles. Deux ans plus tard, le même étudiant revenait à la charge en dénonçant la place préminente accordée au droit et à la médecine, d'où venaient la plupart des CRIards, et souhaitait l'accroissement des échanges scientifiques, particulièrement avec les États-Unis et l'URSS : « Un

⁷⁷ Gilles Paquet, « Philippe Garigue, trublion et éclairer », *Recherches sociographiques*, vol. 51, n° 3 (2010), p. 412.

⁷⁸ Louise Décarie, « Un spécialiste du Canada français », *QL*, 14 novembre 1957. Un autre étudiant ajoute que, même si nous « n'avons pas de père Lévesque à Montréal, nous avons quand même un bon cours de Sciences Sociales [sic] » (Paul Hudon, « Le comité des débats et l'Union nationale », *QL*, 11 décembre 1958).

⁷⁹ Raphaël Gareau, « La vérité toute nue... », *QL*, 7 octobre 1954. Sur l'aventure de Trudel aux États-Unis, voir l'article de François-Olivier Dorais dans le présent numéro.

peuple intelligent doit profiter de l'expérience des autres⁸⁰. » Ce sentiment de retard avait poussé d'autres Udémiens à créer un groupe appelé Équipe de recherches sociales, dans lequel les étudiants en sociologie et en droit étaient particulièrement nombreux. On y retrouvait des assidus du CRI, dont Philippe Gélinas, élu président d'assemblée de la première réunion du groupe⁸¹.

Ces initiatives nourrissaient le sentiment de faire partie d'une vie scientifique plus large. Un autre Udémien, François Léger, allait plus loin en affirmant : « [S]'il existe une "internationale", nous la voyons dans l'universalité de la connaissance et de sa recherche⁸² ». S'il est vrai que « la civilisation tend à l'unité », poursuivait-il, cette tension promettait de brancher le Québec sur les progrès internationaux, à condition que la nouvelle génération prît en charge ce mouvement. Après tout, ceux qui « fréquent[aient] les universités pour y acquérir la culture [devaient prendre] possession du monde⁸³ ». Ce passage révélait à la fois l'élitisme des étudiants comme futurs leaders et l'exaltation de ce rôle au contact, notamment, du volontarisme et du prométhéisme que l'on associait aux États-Unis. Mais il portait également au-delà, puisque le parti pris américain correspondait à – et l'on pourrait dire, servait à – une réappropriation des mythes fondateurs associés à ce que Gérard Bouchard appelait les collectivités neuves et qui débordaient les seuls États-Unis.

L'Amérique au pluriel

Dans les textes des Udémiens, le flottement sémantique autour de « l'Amérique », qui renvoyait parfois aux États-Unis et parfois à l'ensemble du continent, permettait également aux étudiants de s'inclure dans un mouvement plus large. Selon Léger, « [c]'est dans cette jeunesse de l'Amérique que réside la source de son dynamisme

⁸⁰ Gareau, « Les sciences sociales sur la PNYX », *QL*, 8 mars 1956.

⁸¹ François Aquin, « L'Équipe de recherches sociales », *QL*, 22 janvier 1953.

⁸² François Léger, « Fraternité étudiante, salut du monde! », *QL*, 7 février 1950.

⁸³ *Ibid.*

[...] et c'est là que nous voyons, aujourd'hui même, l'espoir du monde⁸⁴ ». Il est possible que ce flottement ait été utilisé par les étudiants pour ne pas avoir à expliciter l'apport particulier des États-Unis au Canada français. Si l'on mentionnait à l'occasion « l'inspiration qu'[ils] pourr[aient] être l'un pour l'autre », il s'agissait de suggérer une connivence continentale plutôt que des emprunts spécifiques. Cherchaient-ils ainsi à dissocier l'appartenance à l'Amérique et l'influence des États-Unis?

Maurice Demers a montré que les rencontres entre les jeunes Canadiens français et Latino-Américains, organisées par l'Union des latins d'Amérique au cours des années 1940, ont suscité une réflexion sur la place et le futur du Québec en Amérique. Sur le plan universitaire, une étude des rencontres et des échanges entre les Udémiens et les étudiants d'Amérique latine permettrait d'approfondir cette réflexion. Mentionnons seulement ici que ces rencontres ont incité les premiers à définir leur rôle par rapport à des « sociétés nouvelles » moins imposantes que les États-Unis. Le séjour à l'UdeM de huit étudiants sud-américains, en octobre 1954, semble avoir été particulièrement marquant à cet égard. Dans un article racontant leur séjour, Yves Guérard écrivait :

Parmi toutes les nations de l'Amérique du Nord nous sommes nous, Canadiens-français, la nation la plus proche par l'esprit et par le cœur de tous ces peuples latins. Notre petit nombre, notre faiblesse économique sont à leurs yeux des avantages; ils ne craignent pas nos ambitions et notre impérialisme. Et [...] comme eux devront le faire nous avons adapté notre tempérament latin à un milieu anglo-saxon⁸⁵.

⁸⁴ *Ibid.* À ce sujet, voir Bienvenue, *Quand la jeunesse*. Plus rarement, cette appartenance était évoquée sur le plan des valeurs. Paul Hudon utilisait un exemple significatif en appelant à pratiquer « l'intériorisation de nos normes à la manière du Puritain Protestant [*sic*] » afin d'en tirer une énergie nouvelle (Hudon, « Shh! ici l'on dort... », *QL*, 17 janvier 1957).

⁸⁵ Les séjours des étudiants étaient financés par l'organisation américaine The Foundation for Youth and Student Affairs (Yves Guérard, « Ils ont besoin de nous », *QL*, 7 octobre 1954).

C'était une réflexion semblable qui avait cours dans certains milieux sur la situation à Haïti. En effet, une partie de l'élite canadienne-française, à commencer par le clergé et les missionnaires, avait construit un discours dans lequel les Haïtiens, considérés comme proches parents parce qu'une partie de l'élite du pays parlait français, étaient également infantilisés comme *autres* à éduquer et à civiliser⁸⁶. À cet égard, il est étonnant de lire sous la plume de Guérard la remarque suivante à propos des étudiants latino-américains en visite : « Ils ont besoin de nous ». De fait, l'étudiant précisait que les visiteurs sud-américains étaient tous présidents d'actions catholiques et qu'ils venaient chercher de l'aide pour se « rechristianiser » et former un clergé qui, en l'état, était « presque aussi [*sic*] ignorant que le peuple ». La vieille mission catholique du Canada français était reconduite, mais à partir de l'appartenance ambivalente du Québec au Nord, où les « nations [étaient] puissantes et prospères⁸⁷ ».

Cette prétention à aider les nations catholiques du continent pouvait, bien sûr, s'appuyer sur l'extraordinaire essor du missionnariat canadien-français à cette époque⁸⁸. Mais les étudiants tendaient également à insister sur les potentialités inédites du Québec, parfois énoncées sous une forme négative. Luc Cossette écrivait ainsi que la province n'avait « ni le dynamisme conquérant de la surpopulation, ni le désespoir belliqueux de la pauvreté nationale, et pas encore le messianisme international des peuples supérieurs⁸⁹ ». *Pas encore!* La mention d'un possible changement de statut du Québec (d'inférieur à... supérieur?) avait-elle été influencée par les voyages des CRIards, qui se mettaient en scène comme passeurs culturels et, plus précisément, comme passeurs d'expériences du temps, à la fois de l'Europe à l'Amérique, mais également des États-Unis au Canada français? Ici

⁸⁶ Voir Sean Mills, *Une place au soleil : Haïti, les Haïtiens et la refondation du Québec*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.

⁸⁷ Guérard, « Ils ont besoin de nous ».

⁸⁸ Voir Catherine Foisy, *Au risque de la conversion : l'expérience québécoise de la mission au xx^e siècle (1945-1980)*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2017.

⁸⁹ Cossette, « Le cas Lazure ».

encore, l'originalité des Udémiens tenait à la mise en suspens des identités et des modèles culturels afin d'en arriver à un avenir plus ouvert. Les discours de l'Union des latins d'Amérique, pour leur part, maintenaient l'opposition entre deux « civilisations » (anglo-saxonne et latine)⁹⁰, alors que les Udémiens, tout en braconnant à l'intérieur de cette dichotomie, tendaient à explorer les possibilités de métissage des deux pôles. Dans un énoncé futuriste sur la place du Canada français en Amérique, Hubert Aquin parlait ainsi de « réaliser une formule humaine imprévisible⁹¹ ».

À partir du milieu des années 1950, les escapades étudiantes aux États-Unis, moins nombreuses, auront également moins de retentissement dans *Le Quartier latin*. En 1958, les Udémiens créeront néanmoins les ONU modèles (NUMU), simulations universitaires annuelles des assemblées des Nations Unies qui réuniront des centaines d'étudiants canadiens et américains à l'Université de Montréal. Héritier du moment américain du tournant des années 1950, cet événement était censé « valoriser le statut de l'universitaire dans [la] société québécoise, canadienne, internationale ». Fait nouveau, on visait également à donner de la visibilité à l'idéologie du syndicalisme étudiant et aux étudiants en tant que tels, qui n'étaient plus seulement les ambassadeurs magnifiés et les futures élites de leur collectivité, mais un groupe social de plus en plus conscient de lui-même :

NUMU est certainement l'occasion par excellence de faire connaître notre campus non seulement au Canada, mais aussi outre frontière. Après quatre années d'existence, on peut dire que NUMU est synonyme de l'Université de Montréal, et l'AGEUM possède, durant quelques jours, l'occasion magnifique de se faire connaître des quelques [*sic*] 400 étudiants canadiens et américains qui viennent prendre part aux sessions⁹².

⁹⁰ Maurice Demers, *Connected Struggles: Catholics, Nationalists, and Transnational Relations between Mexico and Quebec, 1917-1945*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014.

⁹¹ Aquin, « Les miracles se font lentement ».

⁹² Rapport du directeur des relations extérieures de l'AGEUM, 1961-1962 #1,

Les NUMU ne généreront cependant pas d'interviews ou de rencontres particulières avec les étudiants américains, qui seront davantage, un peu comme les étudiants étrangers sur le campus de l'UdeM, des témoins ou, sinon, des faire-valoir de l'internationalisme et de l'évolution du Québec.

Terminons ce cycle de voyages étudiants par un événement qui met en évidence la conjoncture particulière qui donna aux étudiants des années 1947 à 1955 l'occasion de vivre leur moment américain. En 1964, le vice-président de l'AGEUM, Robert Panet-Raymond, participait à une conférence à l'Université Cornell. Il avait passé la majeure partie de son temps à « discuter de l'avenir du Québec », sujet incontournable dans ses nombreuses tournées nord-américaines. Il n'avait pourtant pas particulièrement sympathisé avec les étudiants américains sur place; leur « apathie » et leur « conformisme » l'irritaient. C'est plutôt avec les étudiants colombiens, eux aussi ardents défenseurs du syndicalisme étudiant et dont « les principes sembl[ai]ent tout à fait semblables aux [siens]⁹³ », qu'il avait noué des liens. Il manifestait ainsi, à l'instar de certains de ses prédécesseurs, une ouverture à l'égard d'une Amérique élargie, mais dans un contexte de décolonisation et de luttes sociales et nationales qui avait fait perdre aux États-Unis le bénéfice du doute qu'on leur accordait quant à leur « immense BONNE FOI ».

* * *

La « drôle d'aventure » des étudiants de l'Université de Montréal qui ont participé aux Clubs des relations internationales dans les années d'après-guerre a généré un « moment américain » original dans l'histoire du Québec. Lors des congrès des CRI, mais également à l'occasion d'événements et de banquets, ces étudiants avaient accès au « grand monde », celui des dignitaires, des diplomates et des grands professeurs, largement inaccessible aux autres jeunes gens. En

Archives de l'Université de Montréal, P33/G1,8.

⁹³ Robert Panet-Raymond, Rapport d'une conférence américaine sur l'éducation, 7 mars 1965, Archives de l'Université de Montréal, P33/H1/8,5.

se mêlant à la vie américaine, les étudiants avaient le sentiment d'avoir leur mot à dire et d'être, par effet de proximité et de connivence continentale, à l'avant-garde du progrès de leur collectivité. Après tout, l'un des leurs, élu président des CRI de la région du Moyen-Atlantique, avait montré que les Américains étaient prêts à prendre en compte l'opinion des Canadiens français, qui devaient en retour insuffler à leurs voisins du Sud rien de moins que des principes, la notion de durée et une direction. Ce succès et les expériences qui l'accompagnaient étaient volontiers élargis et projetés vers l'avant : l'accès à un tel monde, à la fois celui des relations internationales et celui plus indéfini de « l'américanité », semblait symboliser et préfigurer des transformations plus vastes au Québec, notamment une dynamisation de son rapport à l'histoire et à la science.

Grâce à ces voyages, les étudiants se sont distanciés de certains récits collectifs afin d'envisager autrement l'avenir du Québec. S'ils puisaient, bien évidemment, dans les discours et les débats de leur communauté, particulièrement ceux de leurs professeurs, ils se sont créé un espace discursif propre, qui se nourrissait des échanges et des rencontres avec l'*autre* américain. Ces circonstances ont amené les Udémiens à se détourner des grands « mythes » qui servaient à définir l'histoire, l'identité et la destinée du Canada français et à utiliser le temps et l'histoire pour s'exprimer. C'est pourquoi la sémantique des temps historiques m'a semblé particulièrement propice pour analyser leur discours. Elle a en outre l'avantage de révéler les stratégies discursives des Udémiens, qui s'exprimaient à coup d'esquisses, d'hypothèses et de projections dans l'avenir en puisant ici dans l'impétuosité de leur jeunesse et là, dans l'ironie, et ce, sans devoir aller directement sur le terrain glissant des idéologies, de la religion et des récits sur la nation, alors sous haute surveillance au Québec. S'il ne s'agissait pas d'un prélude à la lutte épique de la modernité contre l'obscurantisme que mettront en scène plusieurs contemporains des années 1960, il y avait certainement chez les étudiants la valorisation d'un futur inédit qui caractérisera le régime d'historicité

de la Révolution tranquille. Ce rejet et cette valorisation, qui se sont précisés au contact des États-Unis, ont poussé les étudiants canadiens-français à articuler autrement la condition minoritaire du Québec, son héritage européen et son inscription américaine.